

LES ECHOS DE SAINT-MAURICE

Edition numérique

François REMY

La vraie vie : Lettre à un Etudiant

Dans *L'Eveil (Echos de Saint-Maurice)*, 1912, tome 14, p. 276-283

© Abbaye de Saint-Maurice 2010

LA VRAIE VIE

Lettre à un jeune Etudiant

Souvent je t'ai vu passer dans la cour du Collège. C'est de toi que le professeur de philosophie me disait un jour : « Ah, si celui-ci voulait !... »

Parmi tes camarades chez qui on saisissait un je ne sais quoi d'alanguissement et de gaucherie, dernier signe de la fin de l'adolescence, ton port dégagé et viril te désignait aux regards.

« Philosophe » jeune et souriant, tu achevais les longues années de claustration et d'études, sans avoir contracté ces allures passives et résignées qui donnent parfois aux collégiens comme un même air de famille.

Et te voici sorti maintenant de ce cadre austère, inscrit, m'a-t-on dit, comme étudiant dans une de nos Facultés, libre de tes mouvements, du choix de tes amitiés, de tes plaisirs, de tes lectures, de tes temps de travail et de repos.

Loin de ta famille, tu goûtes, pour la première fois, le charme d'être ton maître. Tu as loué une chambre d'étudiant et tu as exploré des pensions. C'était drôle et plein de nouveauté. Tes yeux n'ont point pris garde à la banalité des choses. Ils ont, ces yeux, l'âge des instinctifs embellissements...

Dans le train qui t'amenait vers la cité bruyante, tu t'étais dit : « Aussitôt arrivé, j'irai faire quelques visites. » Cela représentait un lot très mince de personnes vénérables : anciens professeurs, parents éloignés ; mais une fois perdu dans la foule bigarrée, tu as préféré attendre, humer l'air, flâner, dévisager les gens. Aucun souci ne te pressait de recevoir des conseils et de nouer de nouveaux liens. Tout ce qu'on pourra te dire, tu l'entends encore résonner dans les dernières paroles reçues de ta mère et de tes anciens maîtres. Tu le sais, n'est-ce pas ?

Ce qui t'importe, pour l'instant, c'est l'impression directe que tu reçois de la vie, ce qui s'apprend sans intermédiaire et sans contrainte. Et déjà, il suffit de quelques jours, de quelques contacts, de certaines visions ou sensations rapides, pour qu'il te semble que ton âme s'empresse d'un flot parfumé et capiteux...

Tu ne discernes que d'une façon confuse la distance morale qui existe entre cette vie et celle d'où tu sors. Sa nouveauté suffit à te plaire. Ton cœur avide d'émotion, ton esprit aiguisé par mille curiosités s'y baignent avec une joie d'enfant.

Encore quelques jours peut-être et ce sera, entre le passé si proche et le présent si neuf, comme un de ces rideaux de féerie derrière lequel, peu à peu, s'évanouissent des formes lointaines. Des maximes autrefois apprises, des solennelles promesses faites autrefois, il ne restera bientôt plus que des souvenirs confus. Ce monde qui, revêtu de sa livrée frivole, te regarde avec une tranquille assurance, te voudra en effet tout entier et réclamera de toi l'effacement des anciennes tenues d'âmes. Ne t'offre-t-il pas d'ailleurs d'innombrables horizons, chacun séduisant à sa manière ?

Si tu es laborieux, si tu continues d'aimer la science, ton esprit goûtera d'abord ces joies nuancées et subtiles qui viennent de ce qu'aucune barrière n'arrêtera ta curiosité.

Si tu es artiste, tu pourras enfin lever la bride à tes rêves et à tes imaginations. Notre littérature moderne est un jardin merveilleux, où croit une flore précieuse capable d'enchanter tous les regards, d'enivrer tous les cœurs... Si, cependant, la flamme supérieure de l'esprit a perdu en toi de ses ardeurs, pour ne plus laisser place qu'au désir, alors regarde ce monde où tu arrives. On dirait que sa loi est d'obéir à l'instinct de jouissance. Il n'a plus d'yeux que pour contempler des idoles de chair, de forces que pour amasser la richesse pourvoyeuse de joies païennes ; autour de ses tréteaux, de ses oripeaux, de ses gestes de théâtre, ce n'est qu'un perpétuel

applaudissement, et dans ses tavernes, parées ainsi que des temples, des mains empressées versent l'ivresse, la grande abolisseuse du remords et de l'ennui...

Peut-être es-tu capable de goûter à la fois de toutes ces coupes qui te sont tendues ? Certaines natures, riches des forces de robustes générations, gonflées d'une sève dont la puissance est faite des mille renoncements de vertueux ancêtres, certaines natures ont comme soif de dépenser la vie dont elles débordent. Elles veulent s'asseoir à tous les banquets, cueillir de toutes les fleurs, mener à la fois l'existence du savant, de l'artiste et de l'épicurien... cela se voit. Je l'ai vu...

Remarque que je ne suppose, pour toi, aucune de ces conciliations banales auxquelles s'emploient d'autres activités. Je te connais. Le parti-pris utilitaire, la poursuite bornée d'une sinécure de tout repos, la perspective médiocre d'une vie dont l'intérêt, le simple et grossier appétit, serait la seule satisfaction, ne peuvent être ton fait, n'ont sur toi aucune prise. Tu es le fils de ton siècle : tu aimes en tout la grandeur et tu en mettras jusque dans tes passions.

Or, avant que tu ailles plus loin, avant que ton cœur consente et que ton esprit se grise, je voudrais te crier, du fond de mon anonymat, comme un écho éveillé dans le lointain par quelque génie bienfaisant : *Prends garde !*

Prends garde ! On te l'a crié déjà, sans doute ? On t'a dit comment s'égarèrent les esprits. On t'a dit comment sombre la fierté des mères et comment se ternit l'honneur d'un nom. Mais n'est-il point d'autre péril à invoquer, d'autres fibres à toucher, d'autres sanctions à faire intervenir ?... Je sens que tout n'est pas dit, qu'il reste quelque chose à quoi tu peux être sensible...

Eh bien, oui, prends garde de profaner la force unique qui te pousse, de ravalier ce rêve de grandeur, de beauté et d'amour que tu portes en toi comme un bien impérissable. Ah, c'est cela qui est l'âme de ta jeunesse, le ressort caché et impétueux de ton élan, le ferment de ton esprit toujours en travail ! Comme beaucoup d'autres

qui sont de ton temps et de ta race, il semble que tu aies reçu de Dieu je ne sais quelle ardeur toujours en quête d'une œuvre créatrice. Pour donner forme au rêve qui te hante, pour projeter dans l'avenir quelque chose de ta pensée, tu sacrifierais ton bonheur, ton sang et ta vie. Et au fond, tu as raison ! Qu'important notre repos, notre bonheur et notre vie si tout cela ne sert une cause plus haute, une vie plus grande ?

Quand tu seras un peu plus vieux, il t'arrivera parfois de t'arrêter à cette pensée d'angoisse dont je ne puis moi-même, à certains moments, me défendre : la pensée du deuil immense dont s'accompagne la faillite de tant de généreux rêves, de tant de superbes espoirs, de tant de douloureux efforts enfantés, suscités, poursuivis par la fleur de notre jeunesse moderne. C'est comme une nécropole désespérée où pleurent les anges de la cité, où gisent, brisés et inutiles, les colonnes et les frontons de temples qui pouvaient être magnifiques. En quels combats obscurs, en quelles expériences maudites se sont fourvoyés toutes ces forces ? Pour quelle œuvre épuisante et stérile, ont été détournées ces activités qui ambitionnaient d'autres fins ?

Hélas, nous le savons ! Notre siècle passe ses minutes à l'apprendre. Il veut aimer divinement sans le secours de forces divines ; il veut créer sans appeler sur ses œuvres le souffle vivant de l'Esprit, il rêve d'une rédemption où Dieu n'aurait aucune part, qui serait la revanche de son orgueil blessé.

Science, Beauté, Justice, Amour reçoivent de ce siècle de bruyantes adorations, mais leur nom sacré n'évoque plus, à ses yeux, les rayons d'une même lumière : divinités séparées, chacune réclame son autel et ses victimes... Et l'on voit marcher vers elles, en longues théories, des jeunes hommes de ton âge, épris de grandes actions singulières, dévorés de vagues et immenses désirs, qui les saluent d'un regard ébloui et qui leur demandent de réaliser leur rêve magnifique. A peine, cependant, les premiers degrés franchis, que déjà le beau rêve de grandeur

et d'unité se brise. Réduite à ses seules lumières, la science nomme les choses, dénombre les faits, bâtit des hypothèses, mais bientôt elle s'arrête devant l'énigme de la vie dont elle n'a servi qu'à épaissir le mystère. Pourvue de fins exclusivement humaines, la Beauté chante son affranchissement et s'essaie à peindre son nouvel idéal, mais bientôt elle hésite et se trouble dans la prison qu'elle s'est faite et où elle sent qu'elle étouffe. Création de l'homme, produit de son vouloir impérieux, la Justice n'est plus qu'un mot terrible qui tombe, au milieu des conflits et des représailles, et dont l'éclat ne s'apaise que sur des champs ensanglantés. Détourné de son objet ineffable, ramené à la mesure d'un vague sentiment spirituel ou d'une fugitive sensation de la chair, l'amour enfin n'est plus qu'une image trompeuse, un reflet qui brille, une fleur qui se fane, une passion irritée, un cœur déçu...

Incertaine, désemparée, la Jeunesse va d'une divinité à l'autre, essayant de reconstituer la synthèse et la vivante harmonie dont son être éprouve l'invincible besoin. Mais à chacun de ses appels, les oracles répondent par le renvoi à un lendemain sans date. Celui-ci lui dit : « travaille dans le présent obscur sans savoir ou te mène ton effort. » Celui-là : « imprègne-toi de la beauté éparse et n'en cherche point l'essence. Vis comme un dieu. » L'autre : « Penche-toi sur ta conscience troublée et tu entendras la voix de la justice. » L'autre enfin murmure : « La vie est courte, tu es fait pour aimer. »

Alors, — c'est ici le point central du drame — on voit soudain les rangs de la Jeunesse se dissocier : les uns s'en vont silencieux, résignés, acceptant la mutilation de leur rêve, éludant par système les formidables questions posées à leur conscience, jetant en pâture à leur activité de brèves tâches, dont la succession emplira leur vie ; d'autres, déçus, croyant avoir été victimes de trop généreuses illusions, se replient sur eux-mêmes, utilisant pour leur bien-être et leur fantaisie des inclinations esthétiques ; quelques-uns, plus virils, s'insurgent contre la vie

menteuse et contre le monde égoïste, s'obstinant à réformer par le dehors une société qui souffre surtout dans son intimité; le plus grand nombre, hélas ! s'abandonne au courant aveugle du siècle, ajoutant à ses désordres et à ses injustices, mendiant de pauvres joies, piétinant sans soucis les faiblesses.

Je me trompe, cependant, car il en est d'autres qui, dans ce déchirement de voiles trompeurs, reconquièrent la pleine maîtrise d'eux-mêmes et la vue claire de leur vocation chrétienne. Ils remercient Dieu de ce qu'il a ainsi éclairé les profondeurs de l'abîme où ils glissaient et se prennent à désirer connaître ses voies.

Et maintenant, sais-tu, Cher Ami, quel travail commence pour ceux là dont tu peux t'épargner les premières épreuves ?...

Ce travail, il réserve à ceux qui le tentent toutes les joies neuves d'une véritable conquête. Lorsque la jeunesse, oubliant avec un peu d'indulgent mépris les leçons du catéchisme, se tourne vers la vie pour en recevoir directement des leçons qui effaceront les autres, n'oublie-t-elle pas, à cet instant que le domaine chrétien s'offre, lui aussi, à sa prise directe, à ses explorations, à ses expériences, à ses approfondissements ? Est-il donc indispensable d'avoir émoussé ses énergies et galvaudé la fraîcheur de ses sentiments en mille recherches dangereuses, pour s'aviser enfin de demander au christianisme quelles ressources et quelles forces il peut prêter aux âmes en quête d'une grande œuvre à faire ?

Je le sais, ce sont ses disciplines qui nous pèsent, ce sont ses formules dont l'apparente aridité désole, c'est aussi le préjugé de sa vertu réputée ennuyeuse et monotone qui nous effraye. Mais le moment ne serait-il point venu de découvrir, dans la pleine liberté de notre âme, le dynamisme moral merveilleux et le touchant esprit social qui se cachent sous cette discipline, la substance robuste et fortifiante que contiennent les formules chrétiennes, la beauté et la fécondité inépuisables de cette vertu tant décriée par notre siècle ?

Voilà, ce me semble, un terrain de conquête magnifique, où chacun peut dépenser les trésors de son esprit et l'ardeur de son cœur.

Au fond, la grande question posée à toute âme généreuse est de savoir comment elle réalisera plus pleinement cette oeuvre de grandeur, de beauté et d'amour dont elle a reçu l'attrait et comme la nostalgie.

C'est en définitive l'exhaussement de la nature humaine, la divinisation de l'homme qui se trouvent ainsi agités au plus intime de la conscience. On ne se débarrasse pas facilement de ce souvenir. Notre siècle l'a gardé, mais il le fait mentir à lui-même en cherchant à isoler l'homme dans sa propre adoration. Pour le chrétien, au contraire, ce souvenir correspond à une réalité certaine. Croire d'abord que notre nature terrestre divisée a reçu de Dieu la promesse de cette élévation et de cette unité ; puisque l'Eglise toujours présente en met sans cesse à sa portée les moyens. Et croyant cela, travailler sur soi-même et dans le monde afin que ce miracle s'y perpétue, y employer à la fois tout l'admirable faisceau de forces de la thérapeutique chrétienne et toute la féconde richesse des grâces divines : N'y a-t-il pas là de quoi exalter un cœur d'homme et l'élever au-dessus de ses misères.

Quand on voit à quels irrémédiables brisements aboutit la doctrine de déification de l'homme mise à la mode par les écoles rationalistes, quand on est témoin des abdications qu'elle exige, de l'insensibilité dont elle fait preuve à l'égard de l'humble foule incapable d'atteindre à son superbe intellectualisme, on s'éprend d'enthousiasme pour la loi d'ascension, continue et indéfectible, dont le catholicisme nous offre perpétuellement la bienfaisante et reposante image. En nous confiant à cette loi nous gardons la joyeuse assurance de ne rien scinder des forces de notre être, de n'éluider aucun des problèmes posés à notre vie morale présente, de ne mentir à aucune des aspirations de notre âme, de n'exclure personne du partage de l'héritage commun, de disposer des vraies lumières, des sûrs moyens pour atteindre à

cette harmonie dont nous éprouvons l'invincible attrait.

Si telle est cette loi, dont évidemment l'irréflexion et la passivité du jeune âge ne suffisent pas à nous révéler la beauté et l'efficacité transcendantes, ne vaut-elle point la peine, au moment où l'on est maître de ses pensées et de ses affections, qu'on s'essaie à la comprendre et à la faire sienne pour toujours ?

Et je me souviens, en terminant, de la réflexion de ton professeur : « Ah, si celui-ci voulait !... » Oui, si tu voulais, tu ne ferais point comme tant d'autres. Tu ne gaspillerais point tes forces dans les tristes expériences d'où l'on ne sort jamais que diminué ; tu ne regarderais point comme la vraie vie ce qui n'en est que la négation ou le simulacre ; tu ne te fierais pas aux bruyantes promesses, aux fiévreuses agitations qui viennent battre jusqu'auprès de toi leur flot souillé. Mais prenant au sérieux ces aspirations généreuses, ce sentiment d'une sublime vocation dont la conscience t'est donnée, tu travaillerais humblement et joyeusement à les réaliser, dans l'ordre permanent voulu de Dieu, en accord avec l'harmonieuse synthèse de ses divines puissances.

Et tu vivrais !

RÉMY.